

L'homme est-il condamné à être libre ?

Introduction

« *C'est ce que j'exprimerai en disant que **l'homme est condamné à être libre**. Condamné, parce qu'il ne s'est pas créé lui, et par ailleurs cependant libre, parce qu'une fois jeté dans le monde, il est responsable de tout ce qu'il fait.* » dit Jean-Paul Sartre en 1945 lors de sa célèbre conférence *L'existentialisme est un humanisme*. Sartre a prononcé et écrit cet oxymore à plusieurs reprises dans sa vie, dans son œuvre. On retrouve cette expression en 1943 dans *L'être et le néant*, en 1983 dans les *Cahiers pour une morale*. Nous allons essayer de comprendre cette formule paradoxale.

-Déjà dans la phrase ci-dessus, il est exprimé l'idée que si **l'homme s'était fait lui-même**, il ne se serait peut-être pas fait tel qu'il est, c'est-à-dire en l'occurrence totalement libre. Il n'est pas précisément énoncé l'idée que l'homme ait été créé par un être supérieur et différent de lui. La question métaphysique de la création de l'homme éventuellement par Dieu, n'intéresse pas Sartre : il s'efforce de penser l'homme tel qu'il est là.

-Sartre dit aussi ici que **l'homme est jeté dans le monde** pour exprimer à la fois la contingence de son existence (il aurait pu ne pas être) et la vacuité de sens de son existence a priori, le côté absurde, c'est à l'homme de construire le monde, l'homme existe par surprise, rien ne justifie qu'il doive exister, à lui de créer l'humanité.

-Enfin, sa condition de créateur de lui-même va le rendre **responsable** de qu'il va faire de lui. Selon Sartre, il n'y a pas de liberté, sans responsabilité. Ce qui fait que l'homme ne peut pas faire n'importe quoi de sa liberté.

Revenons enfin sur le terme **condamné**. Généralement, lorsque nous sommes condamnés, c'est l'expression même que nous sommes sous le joug d'une contrainte insurmontable et donc que notre liberté diminue fortement. Ainsi, par exemple, le verdict tombe à la fin du procès : l'accusé est condamné à 25 ans de réclusion, il sera enfermé illico de gré ou de force. Autre exemple : le sportif perclus de crampes est condamné ou contraint à l'abandon malgré l'extrême motivation qui l'animait au départ. Enfin dernier exemple, radios et analyses montrent que le patient est condamné à mourir rapidement malgré sa volonté de vivre.

L'idée de condamnation évoque celle d'une forte restriction de la liberté, d'une lourde contrainte, de quelque chose qu'on doit porter de gré ou de force. La liberté serait-elle alors un fardeau ? Serions-nous forcés d'être libres ? Mais comment ? Sous quelle forme ? La liberté est-elle un privilège ou un désavantage ? Cette nécessité d'être libre correspond-elle au sentiment que nous avons de notre expérience de la liberté ? Ressentons-nous la liberté comme un poids ou comme une opportunité ? Nous sentons-nous aussi libres que Sartre l'affirme ? Etre libre serait-il paradoxalement contraignant ? Pourrait-on refuser d'être libre, d'endosser cet état et ce qu'il implique ?

1/ Condamné à suivre son destin.

Pendant longtemps les hommes ont pensé que nous vivions sous l'autorité d'un destin plus puissant que les efforts de notre piètre volonté.

Dans la mythologie grecque, le personnage d'Œdipe incarne cette idée d'un être soumis à une destinée funeste et tragique. Fils de Jocaste et de Laïos qui dirigeaient la cité de Thèbes, l'oracle de Delphes annonça à ses parents qu'il tuera un jour son père et épousera sa mère. Le couple souverain décida alors d'abandonner leur fils et même de lui clouer les pieds au sol afin qu'il ne revienne jamais. Mais celui-ci fut confié par un serviteur d'abord à un berger, puis au roi de Corinthe qui n'avait pas de descendant et l'éleva comme son fils. Plus tard, Œdipe comprit qu'il avait été adopté et se mit à chercher ses premiers parents. Il alla consulter l'oracle qui lui révéla la vérité et sa destinée telle qu'elle avait été dite à son père Laïos. Effrayé par ce sort jeté sur lui, il partit violemment en bousculant tout le monde sur son passage. A la croisée des chemins et toujours énervé par ce sort, il croisa une personne inconnue de lui et un peu plus âgée qui ne lui laissait pas la place, et une dispute futile éclata pour l'ouverture du passage. Le jeune fougueux tua son adversaire du moment, il venait de tuer involontairement et inconsciemment son père, en ignorant qui il était : il est en train d'accomplir fatalement une partie de son funeste destin malgré lui. Puis Oedipe, se rendit à Thèbes où il trouva les habitants abattus par l'annonce de la mort de leur roi par un ou des brigands inconnus. La cité était aussi très inquiète de la terreur du Sphinx, un monstre qui dévorait chaque jour un habitant de la cité. La reine Jocaste devenue veuve, fit alors la promesse d'épouser celui qui aurait le courage de défier et de tuer le monstre. Ce que fit Œdipe avec succès. Lorsque l'élimination fut accomplie, la promesse fut tenue par la reine et Jocaste épousa sans le savoir son propre fils, Œdipe devenant le nouveau roi de Thèbes. Mais quelques années plus tard une peste ravagea la cité comme pour la punir

de l'irrésolution du meurtre de son regretté roi Laïos. Il fallut trouver le coupable pour sauver la population de la pandémie. Œdipe alla consulter le sage Tirésias qui lui confia qu'Œdipe voyait puisqu'il avait des yeux mais était finalement aveugle à celui qu'il était vraiment. Il l'orienta alors vers le serviteur qui lui avait jadis attaché les pieds. Celui-ci le conduisit sur le chemin de la vérité et l'amena à comprendre qui il était vraiment, le fils de la reine Jocaste elle-même. Là-dessus, il s'arracha les yeux et demanda au peuple de Thèbes de le tuer pour qu'il se libère de la peste.

Quid ici de la liberté face à la puissance irrésistible du destin ? Si dans nos vies, tout est déjà écrit d'avance comme dans le mythe, quelle est finalement l'utilité de l'action en ce monde ? Il n'y a qu'à laisser faire le destin.

C'est ce qu'exprime **l'argument paresseux** des philosophes stoïciens. Cet argument se résume ainsi : si tu es malade et que ton destin est de mourir des suites de cette maladie, il ne sert à rien de te soigner, d'appeler le médecin, de prendre des remèdes puisque de toute façon il est écrit que tu ne guériras pas. A l'inverse, s'il est écrit en ton destin que tu guériras, il est également inutile d'appeler le médecin. Argument fataliste qui consiste à se résigner et à ne pas s'engager dans des actions souvent vaines et inutiles, à accepter finalement son sort, à se conformer sagement, sans résistance à son destin : ***Amor fati*** disaient les stoïciens. Épictète parmi eux expliquait qu'il ne dépendait pas de nous de choisir notre vie, ni le rôle que nous y avons. Ce rôle nous avait été donné par un autre, par le destin, par Dieu, par l'ordre des choses, il s'agissait de le découvrir progressivement au fil de la vie et de l'accepter afin de ne pas se sentir entravé par un désir qui outrepasserait les limites de la réalité. Connais-toi toi-même, et adapte tes désirs à la réalité, et non l'inverse ; fais finalement de nécessité vertu. Tu seras libre et heureux. L'idée de liberté est une idée tardive, l'idée qu'on puisse choisir sa vie, le sens qu'on souhaite lui donner, la personne qu'on souhaite être et devenir. Condamné à subir sa situation, le sort réservé qui nous est donné, celui de sa classe sociale, de sa caste, de son milieu, etc... condamné comme Œdipe, condamné comme un malade à mourir ou à guérir.

Les stoïciens avaient coutume de dire que la liberté résidait dans l'acceptation lucide et volontaire de la réalité. Ne pas accepter le sort réservé par le destin, c'était risquer de se heurter au réel, de rentrer dans une contradiction et confrontation mortifère avec le possible et de se rendre par-là incapable de bonheur, d'ataraxie. Au contraire, la sagesse consiste à concilier liberté et destin de manière non résignée mais active : aimer son corps, aimer son époque, aimer

sa vie même imparfaite et limitée. La liberté en l'occurrence ne signifie pas le pouvoir de se choisir car il y a beaucoup de choses qui me concernent et que je ne choisis pas comme mon corps, ma condition, ma société, ... mais choisir de se consacrer à ses propres représentations ou pensées et à ses désirs qui elles et eux dépendent de moi. Là est ce que les stoïciens appelaient **l'œuvre propre** de chacun, c'est-à-dire ce que chacun construit et accomplit d'une manière consciente et fidèle à sa nature. C'est à quoi nous sommes condamnés : à ne pas trop nous attacher à ce qui ne dépend pas de nous et à nous concentrer sur ce qui dépend de nous.

Platon, qui n'était pas stoïcien, critiquait la démocratie car il regrettait que dans ce régime politique chacun puisse n'être pas à la place que lui avait donnée sa nature, ce qui engendrait le désordre et l'inefficacité de la cité. Dans une cité vraiment juste, il fallait que chacun soit à sa place, une place assignée par sa nature : aux courageux et forts (les gardiens), la garde du temple social. A ceux qui savent produire, le commerce ; et aux sages et raisonnables (les philosophes), le pouvoir politique. Dans une cité juste, chaque classe d'hommes remplit uniquement la fonction qui convient à sa nature. Or dans une démocratie, on est finalement trop libre selon Platon, nul n'est à sa place, chacun peut y faire ce qu'il veut. Platon préfère l'aristocratie qui respecte davantage l'ordre anthropologique prévu par le destin. Même après la vie, dans l'Hadès, c'est encore le destin qui attribue à chacun un nouveau sort, une nouvelle réincarnation. On n'échappe jamais vraiment de sa destinée.

Condamné vivant à obéir à sa nature. Condamné mort à retrouver une autre nature.

Alors l'idée du destin est-elle incompatible avec celle de la liberté humaine ? Faut-il considérer la liberté à l'échelle de l'individu ou bien à l'échelle de l'humanité ?

2/ L'idée de causalité.

Dans la langue commune, on dit qu'il n'y a pas de fumée sans feu. On veut dire par là que rien n'arrive sans cause. L'idée du destin, soutient que quelles que soient les causes ce qui doit arriver arrivera. Si on croit au destin des membres de la famille Kennedy par exemple, leurs sorts étaient réglés d'avance quelles que soient les mesures de protection qui aient été prises pour les protéger.

A la différence, la position déterministe considère que l'action sur les causes modifie les effets qui ne sont donc pas écrits d'avance. Nous ne serions donc pas

forcément condamnés à obéir à notre destin si nous pouvions agir sur les causes qui nous déterminent. Encore faudrait-il connaître ces causes et savoir si nous sommes absolument soumis à cette causalité.

Selon Spinoza et sa conception panthéiste de la nature, les hommes ne sont pas dit-il « **un empire dans empire** », quoi qu'ils le pensent pourtant. Les hommes ne font pas exception à la règle universelle qui fait que tout est lié nécessairement : or eux se croient déliés. En 1764, dans une lettre qu'il adresse au révérend Père Schuller, Spinoza lui demande d'imaginer une pierre un peu ronde, pierre à laquelle on a donné une impulsion physique. Celle-ci va nécessairement rouler, elle subira un mouvement qui sera l'effet de plusieurs causes que la pierre ne connaît même pas puisqu'elle est inconsciente : l'intensité de la force de l'impulsion physique, la pesanteur, les frottements du sol, de l'air, la pente, etc. Et en fonction de toutes ces causes et facteurs, elle aura le mouvement qu'elle aura, non pas fatalement selon l'idée du destin, mais nécessairement. Elle sera déterminée par ces causes.

Mais, hypothèse un peu folle : imaginons écrit Spinoza que pendant qu'elle est en mouvement, la pierre puisse penser, avoir conscience qu'elle se déplace (ce qui est improbable, mais imaginons tout de même). Quelle impression la pierre aurait-elle logiquement, elle qui habituellement est statique et inconsciente d'elle-même ? Spinoza dit : elle aurait le sentiment qu'elle se meut parce qu'elle l'a désiré, par elle-même alors qu'elle ignore presque tout de l'origine et du mécanisme de son mouvement forcé. Eh bien tel est l'homme conscient de lui-même, illusionné par cette même conscience et qui se croit libre de choisir ses désirs, désirs indéterminés qui le mettent en mouvement, l'homme se croit libre d'inaugurer tout mouvement le concernant alors qu'en fait il est lui aussi, comme la pierre précédente, entièrement déterminé par toute une série de causes antérieures qu'il ignore. Pour illustrer sa thèse Spinoza prend plusieurs exemples : l'alcoolique qui croit dire et faire des choses librement alors qu'il est sous l'emprise de l'alcool, mais aussi sous l'effet de nombreuses failles de son caractère qui l'ont conduit à l'alcoolisme, failles elles-mêmes construites par des raisons ou causes lointaines et obscures qui remontent à son enfance, à celles de ses parents, à sa culture... Bref il est loin de choisir de boire et encore moins de choisir ce que l'alcool lui fait faire. Spinoza évoque aussi l'enfant qui appète tout naturellement les douceurs du lait, le vengeur empli de ressentiments qui souhaite se venger violemment, on pourrait rajouter toute personne dépendante à n'importe quel objet d'addiction, tout amoureux qui idéalise l'autre, tout consommateur, tout électeur peut-être, bref tout homme, dès lors qu'il est

conscient, a l'illusion d'être libre alors qu'il est déterminé. Cette illusion lui fait croire à l'existence du libre arbitre que l'auteur conteste s'opposant ainsi à Descartes.

Descartes considérait le libre arbitre des hommes comme un vestige de Dieu : *vestigia dei*. C'est par cette puissance que nous sommes semblables à Dieu, notre créateur. L'entendement des hommes est fini, limité, mais leur capacité de choisir est infinie, illimitée, c'est d'ailleurs la raison pour laquelle ils se trompent souvent car ils font les mauvais choix, ils choisissent sans véritablement savoir. Mais la liberté des hommes selon Descartes va si loin qu'ils peuvent aussi voir le bien et pourtant choisir le mal. Ils peuvent choisir aussi indifféremment, le mal comme le bien, ils peuvent choisir pour choisir, sans raison. Ils peuvent choisir même quand il y a autant d'arguments d'un côté que de l'autre de la balance, ils font pencher eux-mêmes la balance équilibrée d'un côté plutôt que de l'autre. Chose que ne pourrait pas théoriquement faire l'animal défini comme stupide dans l'optique cartésienne et non doté du libre arbitre comme l'âne de Buridan autant assoiffé qu'affamé qui se laisserait mourir de soif et de faim. L'homme au contraire peut trancher. Telle est sa liberté qui se prouve par l'expérience concrète du choix, de l'arbitrage. Mais dit Descartes dans une perspective morale, les hommes sont d'autant plus libres qu'ils choisissent en connaissance de causes : « *C'est en ce sens que j'ai écrit que j'étais porté d'autant plus librement vers quelque chose que j'étais poussé par plus de raisons, car il est certain que notre volonté se meut alors avec plus de facilité et d'élan ;* » *Lettre au Révérend Père Mesland du 9 février 1645.*

L'opposition entre les partisans et les détracteurs du libre arbitre était déclarée.

Je reviens à Spinoza. Celui-ci renonce-t-il à l'idée de liberté ? Non ! Celle-ci réside dans : la nécessité comprise, c'est-à-dire dans la puissance de connaître, de se connaître et de connaître le monde. Nous sommes libres selon Spinoza pas seulement par la puissance de choisir qui est souvent illusoire selon lui, car la personne dépendante et dominée par ses passions croit être libre alors qu'elle ne l'est pas, mais nous le sommes quand nous choisissons en connaissance de cause, quand nous savons par quelles raisons nous sommes amenés à faire ce choix. On peut être prisonnier, captif de son propre plaisir, de ses habitudes, et n'en être pas conscient, n'en être pas libéré ; or pour Spinoza, on n'est jamais prisonnier d'une raison lucide et libératrice.

3/ Les théories déterministes ne sont-ils pas une forme areligieuse du destin ?

Au fond si tout est déterminé, cela ne revient-il pas à dire que tout est écrit d'avance sous le poids de ce qui n'est pas nommé comme un destin mais qui y ressemble fortement. A la différence du destin qui est une notion religieuse, la notion de déterminisme est une notion scientifique. L'idée déterministe affirme que le sujet pensant que nous sommes est impacté par un réseau causal et multifactoriel qui l'influence fortement souvent à son insu. Cette situation est bien décrite par l'anarchiste Bakounine qui écrit dans Œuvre :

«Les hommes se présentent comme des êtres absolument et fatalement déterminés ; déterminés avant tout par la nature extérieure, par la configuration du sol et par toutes les conditions matérielles de leur existence, déterminés par les innombrables rapports politiques, religieux et sociaux, par les coutumes, les habitudes, les lois, par tout un monde de préjugés ou de pensées élaborées lentement par les siècles passés, et qu'ils trouvent en naissant à la vie dans la société, dont ils ne sont jamais les créateurs, mais les produits d'abord et plus tard les instruments. »

Ce n'est pas la même chose d'être en pleine santé et de vivre avec un handicap ou une maladie. Ce n'est pas la même chose de grandir dans un univers religieux et pratiquant ou de n'avoir pas d'éducation religieuse. Ce n'est pas la même chose de vivre dans un contexte social et économique précaire et de vivre dans des conditions aisées voire très aisées. Ce n'est pas la même chose d'évoluer dans un contexte psychologiquement et moralement instable ou pathologique, et de vivre dans milieu étayant et calme. Le principe fondamental de la doctrine déterministe est une remise en question de la notion de libre arbitre au profit d'un conditionnement empirique. Nul ne choisit, on est plutôt choisi.

Dans Gai savoir, Nietzsche montre que les hommes se sont tellement habitués à leurs chaînes qu'ils se croient indépendants, ils n'en sentent même plus la pression et c'est de là que naît en eux l'idée illusoire du libre arbitre.

La sociologie comprise comme la science des faits sociaux se présente comme une discipline scientifique censée prouver à quel point l'individu est un résultat, un produit de la société à laquelle il appartient plus qu'un électron libre comme il peut le croire. Emile Durkheim, père de la sociologie française écrit dans *Les règles de la méthode en sociologie* » :

« Quand je m'acquitte de ma tâche de frère, d'époux ou de citoyen, quand j'exécute les engagements que j'ai contractés, je remplis des devoirs qui

sont définis, en dehors de moi et de mes actes, dans le droit et dans les mœurs. Alors même qu'ils sont d'accord avec mes sentiments propres et que j'en sens intérieurement la réalité, celle-ci ne laisse pas d'être objective ; car ce n'est pas moi qui les ai faits, mais je les ai reçus par l'éducation. »

Jusque dans notre intimité, dans l'exercice de nos tâches qui semblent les plus intimes et personnelles, la société parle en nous et décide pour nous. Cette conception quasi programmatique de l'individu trouvera son apogée dans l'œuvre de Pierre Bourdieu et sa théorie de l'**habitus** de classe qui est une sorte d'intériorisation de la société et de ses valeurs en fonction de la classe sociale à laquelle on appartient. Ainsi nos choix et nos goûts seraient-ils révélateurs de notre classe sociale. Nous serions alors condamnés non pas à être libres mais à subir comme un fardeau une condition générale d'existence que nous n'avons pas choisie. Cependant le sociologue français suivant la théorie spinoziste de la liberté, prétend qu'en comprenant puis en combattant l'effet liberticide de ces déterminismes nous pouvons nous libérer de leur emprise : « *Nous naissons déterminés et nous avons une petite chance de finir libres ; nous naissons dans l'impensé et nous avons une toute petite chance de devenir des sujets.* » (BOURDIEU, CHARTIER, 2010, p. 40.

Nous ne serions alors pas complètement condamnés à être le produit d'une réalité sociale imposée.

Oui mais comment se libérer ? Par une rencontre ? Par une école laïque, égalitaire et ouverte ? Par l'expérience ? Par la chance de vivre dans un milieu libéral, où la liberté est la valeur par excellence ? Encore faut-il qu'une forme de transcendance existe, qu'un dépassement de soi, de sa nature, de sa condition soit réellement possible.

4/ L'existence en l'homme d'une double causalité.

Dans le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* de 1755, Jean-Jacques Rousseau, à la question : qu'est-ce qui distingue l'homme de l'animal ? répond : non pas l'intelligence, mais la liberté. On a coutume de dire que les animaux seraient bêtes et que les hommes seraient intelligents. Ce qui est à moitié vrai, car certains animaux sont très intelligents et certains humains sont très bêtes. L'intelligence n'est donc pas selon Rousseau le signe distinctif entre les deux. C'est que l'homme agit en qualité d'agent libre dit Rousseau. Quand l'animal sauvage, le vrai, ne peut s'écarter de ses instincts qui décident

pour lui, l'homme au contraire est libre, il peut ne pas les suivre et s'est d'ailleurs habitué à ne plus les écouter, ce qui a pu entraîner parfois sa perte. L'homme agit par choix, l'animal par impulsion, il ne peut qu'obéir à sa nature alors que l'homme s'en écarte le plus souvent. C'est pourquoi l'animal ne peut devenir fou alors que l'homme périt par ses excès. Rousseau écrit : « *C'est surtout dans la conscience de cette liberté que se montre la spiritualité de son âme, car la physique explique en quelques manières le mécanisme des sens et la formation des idées ; mais dans la puissance de vouloir ou plutôt de choisir, et dans le sentiment de cette puissance, on ne trouve que des actes purement spirituels, dont on n'explique rien par les lois de la mécanique* ».

Ce passage de la première partie du discours a été écrit en 1755, Rousseau admet le caractère inexplicable des actes de liberté, ce sont des actes imprévisibles qui proviennent de la dimension spirituelle de l'homme que la science déterministe ne peut complètement analyser, prévoir, mesurer. Y aurait-il deux types de causalité ?

C'est l'idée que va défendre le philosophe allemand Emmanuel Kant dans la célèbre *Critique de la raison pure* de 1781, celle d'un pouvoir métaphysique de l'homme. La raison humaine peut concevoir deux types ou deux ordres distincts de causalité : la causalité qu'il y a dans les phénomènes naturels et que les sciences tentent de mettre en évidence ; et la causalité libre de l'action humaine de pouvoir inaugurer un enchaînement d'effet qui ne soit pas le produit d'une autre cause qu'elle-même.

Si par exemple je décide de me lever de mon siège, en toute liberté, sans subir d'influence déterminante ni extérieure, ni intérieure, alors cet événement premier va engendrer des effets. Cette résolution (de se lever) et cet acte révèlent la capacité qu'à l'homme de commencer de lui-même une série d'effets ou d'états successifs, de créer une rupture et de créer un monde intelligible et moral : ce qui manifeste une certaine indépendance, liberté.

Kant prend l'exemple d'un homme qui par un mensonge méchant a introduit un certain désordre dans la société. Quelles en seraient les causes qui feraient qu'il serait tenu responsable ou non de ce mensonge ? On pourrait y découvrir des causes relatives dans une mauvaise éducation, ou dans une société détestable ou bien encore dans un naturel détestable (naître menteur), ou dans des circonstances occasionnelles. Il aura menti, poussé qu'il aurait été par des causes antérieures. **Or pourquoi blâme-t-on cet homme ?** Car on sait très bien que l'on peut regarder la série des conditions écoulées comme nulle et non avenue et

cette action comme entièrement inconditionnée par rapport à l'état antérieur, comme si l'auteur avait par là commencé absolument de lui-même une série d'effets dont il était responsable. Malgré toutes les conditions empiriques de l'action, la conscience était entièrement libre, et cet acte doit être absolument imputé à sa propre négligence, à sa responsabilité de sujet pensant, conscient de lui-même.

Rien ne condamne et ne force cet homme à mentir, on peut dire qu'il s'est condamné de lui-même à mentir, il a fait le choix du mensonge.

La liberté consiste donc pour l'homme à pouvoir s'externaliser d'un réseau de déterminations qui certes pèse sur lui mais ne se substitue pas à sa faculté de choisir. L'homme reste libre et pleinement auteur de ses choix.

Prenons un autre exemple donné par Kant.

« Supposons, écrit Kant, cette fois-ci dans *la critique de la raison pratique* en 1788, qu'on présente à quelqu'un qui dit qu'il ne peut jamais résister à l'objet de son plaisir (il semble en être indéfectiblement prisonnier, par exemple le fumeur invétéré ou bien l'incorrigible gourmand) une potence à laquelle il serait soumis après avoir joui de son plaisir. Kant dit qu'on sait très bien ce qu'il se passerait : la personne saurait alors renoncer à son plaisir, vaincre sa passion : écraser sa cigarette et ne pas fumer, renoncer à l'objet de sa gourmandise. Ce qui prouve qu'elle n'est pas entièrement déterminée par son habitude, qu'elle peut donc introduire une rupture libératrice, qu'elle est apte à décider d'arrêter de fumer. Mais peut-être l'a-t-elle fait parce qu'elle avait peur de mourir et donc à cause d'une autre habitude, d'une autre passion, celle de vivre. Alors Kant poursuit sa démonstration en décrivant une autre situation : par exemple, un prince tyrannique demande à une personne de faire un faux témoignage contre un honnête homme pour justifier son élimination. Cette personne se rend compte qu'elle pourrait très bien trahir comme ne pas trahir l'homme en question, la présence de la loi morale en elle (le devoir qui lui recommande en l'occurrence de ne pas mentir) lui fait prendre conscience de sa liberté. Que fera-t-elle ? Elle pourrait très bien refuser de trahir et se faire alors tuer elle-même par le tyran (Navalny). Ce qui importe ici c'est qu'elle se rende compte qu'elle a le choix ultime au-delà même de sa vie donc qu'elle est fondamentalement libre même face à la mort. (Le Colonel Beltrame)

Ainsi nous voyons que contrairement à une conception fataliste puis déterministe de l'homme, la phrase de Sartre « L'homme est condamné à être libre » commence à prendre sens. Mais alors quel sens ?

5/ Etre libre, c'est choisir : nous sommes contraints de toujours devoir faire des choix !

En 1838, à titre posthume, paraissent les cours de *Propédeutique philosophique* donnés par Hegel à ses étudiants. On peut y lire : « *On dit volontiers : mon vouloir a été déterminé par ces mobiles, circonstances, excitations et impulsions. La formule implique d'emblée que je me sois ici comporté de façon **passive**. Mais, en vérité, mon comportement n'a pas été seulement **passif** ; il a été **actif** aussi, et de façon essentielle, car c'est mon vouloir qui a assumé telles circonstances à titre de mobiles, qui les fait valoir comme mobiles ...**Les circonstances ou mobiles n'ont jamais sur les hommes que le pouvoir qu'il leur accorde lui-même** »*

Ici Hegel remet en question le caractère absolu de la valeur des circonstances et des mobiles invoqués par les hommes. Il insiste sur la relation active ou passive par rapport à ces données de l'action. Il montre que c'est chacun qui subjectivement et personnellement les constitue comme tels. Ainsi une circonstance n'est déterminante qu'à partir d'un choix de la rendre déterminante ou pas, elle n'a pas pouvoir absolu de détermination. Un peu comme Sénèque.

C'est dans cette tradition philosophique de Descartes à Hegel en passant par Kant ; et contre notamment Spinoza, Nietzsche, Marx et les sociologues que s'inscrit **l'existentialisme** de Sartre. Dans son essai majeur de 1943, *L'être et le néant*, Sartre définit l'homme comme un être-au-monde conscient. « Partons du fait que l'homme est dans-le-monde » écrit-il aussi dans les Cahiers pour une morale. Le fait d'être conscient lui attribue une forme de transcendance, d'échappement, de dépassement par rapport au donné. Si les objets existent sur le mode de l'en-soi et ont une essence ou nature, ils sont ce qu'ils sont, les hommes au contraire, existent sur le mode du pour-soi, c'est-à-dire de la conscience de soi. Ils ne coïncident jamais avec ce qu'ils sont, ils sont ce qu'ils ne sont pas et ne sont pas ce qu'ils sont.

Par exemple, le garçon de café est possiblement aussi un père de famille au moment où il apporte le café à ses clients, il n'est donc pas seulement garçon de café. L'homme est un être de projet qui est toujours en train de se définir, qui n'a pas de nature déterminée et a priori. L'existentialisme se construit contre une conception essentialiste de l'homme qui le réduit à une essence a priori.

L'homme n'a pas de nature. Conscient du néant qui affecte son être, l'homme est amené à le constituer par des actions qui progressivement construisent l'être qu'il sera. Aucun choix n'est programmé à l'avance ni par une nature (il n'y en a pas ni pour l'homme ni pour la femme), ni par un destin (l'homme est délaissé), ni par des circonstances ou des conditions absolument déterminantes (elles n'ont que le poids qu'on veut bien leur donner). L'homme a à se faire et à faire l'humanité toute entière, il est totalement responsable de ce qu'il crée, il est libre dans ses choix et il ne peut ne pas choisir. C'est en ce sens-là qu'il est condamné à être libre, car contraint à assumer sa liberté. L'humanité n'est pas faite une bonne fois pour toutes, elle est à faire, elle est un projet existentiel infini et réitérable. Même en période de guerre, on a le choix. Il aurait pu dépendre de moi que cette guerre n'existe pas pour moi : « Faute de m'y être soustrait, je l'ai choisie ». J'aurais pu me suicider, désertier en assumant le déshonneur des miens, mais si je reste cette guerre devient mienne, je me choisis moi-même en même temps que je choisis le sens que je donne à cette guerre. Dans *La république du silence*, Sartre aura une formule restée célèbre « On n'aura jamais été aussi libres que sous l'occupation allemande » Encore une formule paradoxale pour mieux faire comprendre le paradoxe de la liberté : La liberté ne réside pas dans le pouvoir de tout choisir (auquel cas on ne choisirait finalement pas) mais elle réside dans le choix précis et singulier qu'on fait, et qu'on assume ensuite. Être libre, donc c'est s'engager. Et même le non-engagement, ne pas choisir, est encore une forme d'engagement, c'est encore choisir. Sartre concilie déterminisme et liberté. Même si notre situation est déterminée (ce qu'il ne nie pas), nous sommes libres car nous avons des choix à faire. Il prend l'exemple de la maladie. On peut dire que celle-ci n'était pas un projet, elle est une malédiction qui me tombe dessus. On pourrait croire qu'en m'enlevant des possibilités, elle annihile complètement ma liberté. Il n'en n'est rien, car je suis condamné, forcé à prendre des décisions concernant ma situation nouvelle de malade, à intégrer désormais cette maladie dans ma nouvelle vie, dans mes horizons, à la faire mienne comme d'autres pour d'autres combats. Sartre écrit dans *Cahiers pour une morale* en 1953 : « Je suis perpétuellement condamné à vouloir ce que je n'ai pas voulu, à ne plus vouloir ce que j'ai voulu, à me reconstruire dans l'unité d'une vie en présence des destructions que m'inflige l'extérieur...Ainsi suis-je sans repos : toujours transformé, miné, laminé, ruiné du dehors et toujours libre, toujours obligé de reprendre à mon compte, de prendre la responsabilité de ce dont je ne suis pas responsable. Totalement déterminé et totalement libre. Obliger d'assumer ce déterminisme pour poser au-delà les buts de ma liberté, de faire de ce déterminisme un engagement de plus. »

Conclusion :

Bien avant Sartre, Rousseau dans le chapitre VII du livre 1 du Contrat social en 1762 avait eu recours à une formule elle aussi paradoxale pour définir la liberté au sein d'une société, pour montrer que le respect du pacte social ne doit pas rester un vain formulaire mais doit avoir une réalité tangible : « Quiconque refusera d'obéir à la volonté générale y sera contraint par tout le corps : ce qui ne signifie autre chose sinon qu'on **le forcera d'être libre**. » Tout le paradoxe est là : la liberté n'est pas dans la désobéissance au pacte social comme aujourd'hui certains courants bien-pensants ont tendance à le dire, légitimant même certaines formes de violences et d'incivilités, mais elle est dans son respect, c'est à cette seule condition qu'on est collectivement libre en société. Qui ne veut pas le comprendre s'en exclut ou sera forcé d'obéir aux règles démocratiquement construites et choisies en vue de l'intérêt général.

Chez Rousseau, la liberté a une visée politique. Chez Sartre, elle a un fondement ontologique de l'homme. Dans les deux cas, elle est essentielle. Soit parce qu'elle montre le caractère social et collectif de l'homme, soit parce qu'elle exprime une raison existentielle de vivre. Ainsi, peut-on se retrouver me semble-t-il autour de la formule rousseauiste :

« Renoncer à sa liberté, c'est renoncer à sa qualité d'homme, aux droits de l'humanité, même à ses devoirs. » Contrat social livre 1, chap.4.